

Simon Harel

Poétique gravitationnelle.

Artaud véloce

GRAVITATIONAL POETICS. SWIFT ARTAUD

Abstract: Isn't Earth the matrix of the human species, in all of its creations and re-creations? This "essay-fiction" offers a reflection on the concept of planetarity. It sparks a debate on the aftermath of economic globalism and commercial borders (free trade treaties, the return of bilateralism during the Trump era among several other questions). The evocation of the oeuvres of Antonin Artaud and Arthur Rimbaud allows us to describe what is gravitational poetics, where the texts seem to feel the power of terrestrial attraction. The planetary humanity raises the question of the uniqueness of the human subject, following the abolition of all physical frontiers.

Keywords: Planetarity; Borders; Gravitational Poetics; Antonin Artaud; Arthur Rimbaud.

SIMON HAREL

Université de Montréal, Québec, Canada
simon.harel@umontreal.ca

DOI: 10.24193/cechinox.2020.38.02

Je suis désorbité, je file, je n'ai plus le sens de l'équilibre, je me tords de douleur, je tombe, parfois je me relève¹. À d'autres moments, je m'endors pour de longues périodes, on me dit atone, je n'ai pas de réflexes, semble-t-il, mais c'est tout à fait faux. Je pourrais me hérissier, crier, hurler à la mort, mais je me contente, dans un long mouvement de rassemblement de l'énergie vitale, de faire le point. Plus de trajectoire, en effet. C'est fini, tout ça. Plus vite dit que fait, d'ailleurs. L'humain peut-il se passer de ces espaces, de ces casemates, de ces carrés et de ces rectangles, de ces toutes petites maisons de la pensée qui m'ont accueilli, un temps, mais que je réfute, aujourd'hui? Il me faut vivre au grand air. Oh! L'expression n'est pas assez forte pour décrire ce que je ressens. Le grand air, c'est le large, l'odeur du varech, la marche en montagne et l'oxygénation bénéfique du corps. Mais je ne suis pas disposé à vivre dans un tel monde. J'aspire à plus, à bien mieux, à une autre conquête. Je suis en proie à une volonté de puissance, à une pulsion d'emprise, qui me conduit, au prix d'un fantasme incroyable, à vouloir m'appropriier l'univers tout entier.

L'homme planétaire, c'est cela : une nouvelle histoire, une nouvelle folie, une utopie qui est la dilatation de l'espèce

humaine en un univers qui pose la question de l'unicité du sujet humain, enfin sa disponibilité à entendre d'autres voix d'outre-ciel et d'outre-tombe à la suite de l'abolition de toute frontière. Suis-je tenté par une résurgence de la croyance, en somme, de l'espérance, comme si d'autres mondes nous habitaient et que ces derniers nous traversaient, sans que nous nous en rendions compte, tant nous sommes insensibles (ce n'est pas notre faute) à certaines qualités de transmission de l'inconnu? Je suis désorbité, j'ai perdu toute forme de fixité et d'arraisonement en un espace que je pourrais appeler ma terre natale. Je suis désorbité, j'ai l'œil crevé aussi, je vois à moitié, je suis encore le prisonnier d'une symétrie, de l'obligation, pour le bipède que je suis, d'aménager ma vie selon le principe de la dualité. Deux bras, deux jambes, deux yeux, un sexe, et tout cela semble convenir, ne pose pas de problème immédiat. Comment sortir de la casemate de l'unicité terrienne? Une telle sortie me serait-elle funeste?

Kostas Axelos voit dans Rimbaud celui qui a pris la décision de sortir, de quitter le domaine du sens. Axelos écrit à ce sujet :

le monde moderne et contemporain, occidental et européen, est en train de devenir planétaire, est justement déjà planétaire; planétaire, c'est-à-dire errant, migratoire, parcourant, tel les planètes, l'espace et le temps — le *continuum* quadridimensionnel — sans lieu, sans formule, ne sachant pas quel est le sens de son voyage et dans quel sens il va. Ce monde aspirant au Tout impliquant le Néant vide, le *nihilisme*, c'est-à-dire la néantisation

de la vérité du monde. Le nihilisme est la vérité du monde moderne pris dans l'engrenage planétaire, du monde où la vérité de l'être ne se manifeste pas; toute réponse à la question du pourquoi fondamental fait défaut — quand l'horizon s'enfuit, comme il s'est déjà enfui².

On voit bien que Kostas Axelos parle avec les mots de sa formation philosophique, de ses emprunts aux œuvres de Nietzsche et de Heidegger, parmi bien d'autres. On voit bien qu'il est question, chez Axelos, d'une conception du monde planétaire dans son aspect migratoire, errant, que ce parcours implique une parcelle de vérité, bien que cette dernière semble déjà effacée. Du moins, chez Axelos, demeure le rêve de cette vérité, de cette totalité *malgré tout*. Et le nihilisme, ce néant vide, selon Axelos, serait la défaite du monde, incapable de saisir ce qui se pose, au contraire de l'engrenage planétaire, dans un univers où intervient, encore et toujours, la question de la révélation. En somme, quelque chose nous sera révélé, un jour, de notre anthropocentrisme, un décollement radical, une dissociation, non pas une coupure, encore moins une césure, mais un acte dont l'effraction nous fera, brutalement, non pas changer de siècle, d'époque, ni même de destinée, mais nous plongera hors des mondes frontaliers, sans que nous le percevions, dans une histoire (l'expression serait-elle encore usitée?) où se jouera l'installation d'échelles de pensée, en regard desquelles la gradation de notre monde, de notre actuelle pensée du monde, sera définitivement déficitaire.

L'expression que je viens d'utiliser est d'ailleurs étrange dans le domaine de mon

exposé. Que veut dire ce « définitivement déficitaire » ? Le déficit existe pour être comblé, réparé, mesuré en tous les cas. Au nom du progrès, le déficit est résorbé. Un produit intérieur brut souffre de faiblesses conjoncturelles, les investissements dans la machinerie lourde ou les services tertiaires avancés ne sont pas au rendez-vous, les gains de productivité sont quasi nuls, l'automatisation des procédés de fabrication ne donne pas les résultats escomptés... Ce déficit sera néanmoins corrigé. On parle ainsi dans la vie de tous les jours. Le déficit budgétaire des pays industrialisés est entrevu comme une finalité indiscutable à l'heure des bilans, comme s'il s'agissait, au nom de ladite rationalité économique, de tolérer une balance commerciale négative, une forme d'anomalie dans un monde qui suit son cours, passifs et actifs mondialisés pris en compte.

À l'heure de l'érection du sujet pensant et de ses échafaudages théoriques, dans le but strict de contrer un déficit de la pensée, il nous est demandé, à nous, universitaires, une mise en exercice (novatrice de surcroît) des idées, un flot de pensées pantagruéliques qui se veulent toutes effervescentes. Cette effervescence traduit, je le pressens, une fatigue primordiale, une excitation, une irritation aussi, bien plus qu'une pensée incarnée – Artaud nous rejoindra sur ces questions sous peu. Axelos nous oblige à penser ce que veut dire ce nihilisme, sans doute une expression un peu datée désignant ce que je préfère, pour ma part, appeler le spectre du déficit terminal. Axelos écrit, sur ces questions :

Ce monde immonde sera peut-être dépassé quand il aura épuisé sa force, quand il sera devenu intolérable, ayant

effectué ce qu'il avait à effectuer. En son sein tous les êtres sont des êtres déracinés, des exilés dans leur propre patrie, des étrangers, des apatrides : des errants, c'est-à-dire des êtres planétaires. « Pour l'étranger de notre temps la reconnaissance est impossible³ » [...], écrit celui qui entre tout est vraiment « pressé de trouver le lieu et la formule⁴ » [...]⁵.

Poursuivons notre réflexion quelque peu iconoclaste. L'astronaute, dans sa station orbitale, est-il en exil ? Contemple-t-il avec nostalgie ce que plusieurs d'entre nous persistent à nommer notre bonne vieille Terre ? Y a-t-il, chez lui, l'expression d'une forme de regret, de mélancolie reliée au sentiment de la perte de l'objet premier, la terre natale ? Ceci introduirait, dans la pensée de cet astronaute désorbité, une réflexion sur l'immensité, un lieu commun, bien sûr, de notre réflexion en émergence sur la notion de planéarité. L'immensité, l'exiluité : voilà deux manières de voir le monde, d'en façonner les frontières, puisque nous sommes toujours, comme on le disait autrefois, dans le domaine de la clôture de la représentation. Il s'agit d'esquisser, en apesanteur, un autre rapport au monde, qui ne se constituerait pas dans le recours à la marque, à la scription, à l'écriture, ni dans le rapport à la distance entrevue comme l'expression de la proximité ou de l'éloignement, mesure calibrée et quantifiable, qu'il s'agisse de milles marins ou de millions d'années-lumière.

C'est dans ce contexte que la notion de planéarité s'impose. Elle n'est ni quantifiable ni dénombrable. Elle ne peut faire l'objet d'une représentation. C'est à peine si elle peut servir de surface de projection,

dans la mesure où la dimension du carré tient lieu de *templum*⁶, d'alibi nous permettant de construire des «résidences sur la terre»⁷. Mais la Terre, les planètes, voire les astres, ne sont-ils pas des formes circulaires, des sphérologies? Ne sont-ils pas aux antipodes du règne du carré et du *templum*, de ses lignes qui façonnent, avec une détermination qu'Axelos attribue à la volonté de pouvoir de l'Occident, une manière de montrer, de démontrer, d'instaurer, par le biais d'une topologie des formes, un rapport de comparaison à ce que plusieurs d'entre nous continuent de nommer l'au-delà? La Terre, n'est-ce pas l'ombilic du monde, le ventre du monde, la matrice de l'espèce humaine, dans toutes ses créations et créations? Et le monde planétaire, du moins celui que nous pouvons percevoir, ces planètes, qui semblent nos presque-voisines, n'ont-elles pas pour fonction de créer, dans l'au-delà, le signe d'une reconnaissance attendue, une forme de réponse énigmatique, comme Axelos l'entrevoit lui-même?

Sur ces questions, le philosophe fait appel à la poésie. Mais un jour, la poésie se tait. Comme le mentionne Axelos : «Rimbaud se prépare à quitter la terre du logos»⁸. À lire ce passage d'Axelos, qui date de 1957, alors que le philosophe a trente-trois ans, on voit bien que le vocabulaire anticipe notre réflexion. Axelos en effet écrit ceci :

L'homme harmonieusement planétaire brisera-t-il ses chaînes, dépassera-t-il son *ego*, sa subjectivité, son je, cessera-t-il de raisonner et de «réfléchir» (ou de s'adonner à une exsangue intuition) pour essayer d'entrer en correspondance avec ce qui l'appelle,

à savoir l'être de la totalité dans son mouvement rotatif et planétaire⁹.

Dans cette conjonction du « Tout Un », Axelos, sensible à la pensée d'Héraclite, choisit chez Rimbaud cette quête de correspondances, de mises en relation analogiques qui, dans leur aspect métaphorique, permettraient de saisir ce que Axelos choisit de nommer un «mouvement rotatif et planétaire». Est-ce cela, la planéarité? Sans doute pas. En tous les cas, nous qui travaillons dans les débris et les gravats de la posthistoire ne pouvons reconnaître, dans la reconquête de la circularité, une victoire significative sur la dimension immanente du *logos*.

Axelos voit les choses d'une autre manière :

Une immense tristesse s'étant abattue sur l'immense univers, tristesse due à la néantisation du sens de la parole poétique et pensante et à l'anéantissement du sens de l'action, l'art — dont l'essence est la poésie vraie — pourrait-il se manifester de nouveau sous des formes n'étant plus de l'ordre de l'«art»? Sommes-nous préparés à comprendre ou même à entrevoir ce qui est visé par Rimbaud? Il ne s'agit guère d'un programme *théorique* ou d'une entreprise *pratique*, il ne s'agit pas non plus de «poésie», d'«art» et d'«esthétique» ni d'une *pensée* séparée de l'*action créatrice* [...] ¹⁰.

La thèse de la mélancolie agissante, des fins du monde, des pleurs de l'espèce humaine, solitaire dans l'univers, est un lieu commun. Dans le propos d'Axelos, cette mélancolie est la source d'un repli sur soi, la volonté de combler un vide, le Néant par

un objet singulier, en somme la tristesse que représente, aux yeux de l'humanité, l'advenue de sa disparition. En effet, le propos d'Axelos, qui fait référence à l'œuvre de Rimbaud, est on ne peut plus clair. L'Europe est à bout de souffle : Axelos écrit ces pages moins de dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Et cette fin de l'Europe, qui est associée au règne du *logos*, laisse entrevoir la possibilité d'une mise en cause radicale de l'espèce humaine. Quelle prétention ! Quelle confiance, malgré tout, dans les triomphes et les défaites de la technique, moteur de l'Occident tout entier.

Pourtant, le propos d'Axelos, au sujet d'Arthur Rimbaud, nous conduit vers l'inqualifiable d'une quête d'où la poésie est absente, dans ses lieux de perdition que représentent l'Éthiopie ou l'Abyssinie. Artaud, par ailleurs, poursuit une démarche (le mot est-il exact ?) dont nous ne saurions sous-estimer la valeur. Dans ses *Messages révolutionnaires*, Antonin Artaud est à la recherche de ce que nous nommons les *ersatz* de la planéarité. L'homme a quitté la France ; il a décidé d'abandonner l'Europe. Il est à la recherche, avec une frénésie qui le conduira à bien des excès, d'une culture authentique. C'est l'expression qu'emploie Antonin Artaud. Nous le citons :

La culture c'est une effusion raffinée de la vie dans l'organisme en éveil de l'homme. Et la vie, personne n'a jamais pu dire ce que c'est. Ainsi donc, affirmer la floraison dans l'homme d'un esprit éternel de culture revient à affirmer l'ignorance de l'homme devant les sources de sa vie vraie¹¹.

Il y a la vie, il y a la culture. Les deux peuvent se rencontrer. Surtout, il y a, de

la part d'Artaud, un peu comme le propose d'ailleurs Axelos, un inqualifiable qui, dans son façonnement paradoxal, indique à chacun le chemin à suivre. Je cite, encore une fois, Artaud :

Sans nul doute, l'origine de tout ce qui existe est obscure, et l'homme prévoyant – dans le commencement de sa science – ménage un chemin, une marge, un endroit où puisse se manifester l'universelle obscurité. Car l'étrange est que, ne sachant d'où il vient, l'homme puisse se servir de son ignorance, de cette sorte d'*originelle* ignorance, pour savoir exactement où il doit aller¹².

Pour Artaud, l'«*originelle* ignorance» doit être conjuguée à l'universelle obscurité, où nous évoluons sans trop savoir où nous nous dirigeons, tout en étant (c'est le propre de la pensée d'Artaud) dirigés, orientés, en quelque sorte prédestinés.

En effet, la planéarité n'est pas le rêve naïf d'une projection réussie, comme si la conquête – on pensera ici aux images de l'héroïsme spatial, des missions Apollo aux récents exploits de Space-X – pouvait nous lancer dans le monde, encore et toujours, sans que la question de la culture planétaire ne se pose. Les exploits dont nous parlons, les fruits de la technique, n'ont été, à ce jour, que des éloges de la vitesse et de la frontière à franchir, de la démesure de l'homme, ce qui fait que la planéarité, dans sa conception usuelle, c'est-à-dire la reprise du mythe du progrès, son accélération, sa projection en des espaces de plus en plus lointains, est de mise. Lorsqu'il est question de connaître les civilisations, communautés ou formes de vie extra-terrestres

présumées, il s'agit de pouvoir identifier, au loin, la minuscule étoile, de pouvoir dire dans les médias qu'un télescope, dans une région inconnue du monde, a été en mesure d'entendre le bruissement de cette étoile minuscule, à des années-lumière. C'est ce qui intéresse le narcissisme qui caractérise l'habitacle de nos pensées.

Ma réflexion sur la notion de planéarité se veut l'amorce d'un débat sur l'au-delà du globalisme économique et de ses frontières commerciales (traités de libre-échange, retour au bilatéralisme sous l'ère Trump, etc.). De plus, le choix d'Artaud et de Rimbaud dans ma réflexion permet d'introduire une poétique gravitationnelle dont j'expliciterais les fondements sous peu. Qu'il y ait d'autres mondes, c'est l'évidence. Antonin Artaud et Arthur Rimbaud le savent d'entrée de jeu. Lisons Artaud à ce sujet :

Ainsi l'Homme, d'être considéré comme un petit Univers, *ne pouvait pas désespérer*. Ainsi, ce désespoir – que l'on a d'ailleurs appelé le « mal du siècle » et qui, en France, a fait une nouvelle et redoutable apparition, signalée par plusieurs suicides retentissants, à l'époque du surréalisme, – ce désespoir donc se résorbait automatiquement puisque toutes les forces du monde contribuaient à sa résorption. L'Homme, alors, se tenait en équilibre sur le monde, il respirait avec la vie du monde et il disposait de moyens connus pour guérir la vie psychique *par le monde*¹³.

Que veut dire Artaud dans ce passage ? Il reconstitue, à l'occasion d'une conférence, le « jeu du monde », pour reprendre l'expression de Kostas Axelos¹⁴. Son propos

se veut didactique ; il est parfois convenu, dans la mesure où Artaud, dans le contexte où nous le citons, veut faire œuvre de scientifique, d'historien de la culture européenne, cherchant à permettre aux Mexicains de comprendre (quelle prétention !) ce que leur culture a d'unique.

Antonin Artaud n'écrit-il pas : « L'ancien Mexique a contribué pour une grande part à la constitution de ce trésor secret où se nourrit l'Humanité éternelle »¹⁵ ? Une fois ces apprêts académiques enlevés, il demeure qu'Artaud avance un propos d'une grande richesse. L'homme se considère comme un petit univers, ce qui veut dire qu'il se globalise dans l'immensité de sa coalescence mentale. Nous parlerons à ce sujet d'œuvre gravitationnelle afin de définir la façon dont certains écrivains tournent autour de leurs œuvres, qu'ils considèrent non pas seulement importantes (c'est une affectation mondaine tout à fait respectable), mais (et c'est plus sérieux) comme le centre de leur existence, comme une zone d'incarnation où ils sont capables de dire mieux que dans leur vie propre ce qu'ils sont.

On le voit : le point de vue privilégié n'a plus rien à voir avec les artifices de l'autofiction et de la biofiction. Il ne s'agit pas de faire jouer le biographique et la fiction, le fantasme et le code référentiel de l'identité civique. Il ne s'agit même pas de traverser les genres littéraires, de faire œuvre d'explorateur. Dans les écrits d'Artaud, l'incarnation est, au premier chef, contenue dans ce petit univers planétaire. À y regarder de près, Artaud ne tient pas un discours si différent de celui de Kostas Axelos. On peut lire chez l'écrivain :

Nous participons à toutes les formes possibles de vie. Sur notre Inconscient

d'homme pèse un atavisme millénaire. Et il est absurde de limiter la vie. Un peu de ce que nous avons été et surtout de ce que nous devons être gît obstinément dans les pierres, les plantes, les animaux, les paysages et les bois. Des particules de notre moi passé ou futur errent dans la nature où des lois universelles très précises travaillent à les rassembler. Et il est juste que nous cherchions des répliques, des répliques actives, nerveuses, fluides même, dans tous ces éléments désagrégés¹⁶.

Artaud propose ici l'idée d'une œuvre gravitationnelle, d'une œuvre qui pourrait ressentir, comme pour tout objet de la vie cosmique, la puissance de l'attraction terrestre, l'inertie qui ramène le vivant sur le sol, dans son incarnation première, tant il est vrai, pour Artaud, que ce martèlement, sur le sol, les sols de la pensée, s'avère l'une des conditions de la planéarité.

En effet, nous avons tendance, sur ces questions, à privilégier le point de vue qui pose, au-delà de soi, l'étendue, la spatialisation de l'étendue, en une vision infinie, celle des cieux, en somme, qui nous offre, durant un bref moment, le vertige de l'aveuglement. Mais j'ai avancé un peu plus tôt que cet aveuglement est aussi une manière de penser, une façon de s'aveugler, sous la forme d'une action réfléchie.

Une œuvre gravitationnelle, qu'est-ce à dire? Il existe des œuvres expansives, dilatées, des œuvres qui, dans leur conception, tentent d'aller au-delà de ce qui a été écrit, de la figure de pensée qui a été inscrite dans l'effectuation de la rédaction d'un livre. Il existe donc des œuvres dilatées qui offrent, à travers l'agrandissement souhaité, le désir de faire de soi le maître de l'œuvre. Il existe aussi des œuvres rapetissées, réduites au presque-rien, microscopiques,

tant le conflit des petits univers ressemble à des déflagrations du moi, en apparence, du moins. Il existe enfin des œuvres qui refusent la dilatation au nom du progrès. Lisons Artaud :

C'est le développement unilatéral du Progrès qui a fait perdre aux hommes une idée essentielle. En Europe, l'homme s'ennuie et il ne s'explique cette perte du goût de vivre. Il ne comprend pas qu'à force de considérer la vie uniquement sous son aspect matériel il en est venu à confondre la vie avec de simples apparences mortes¹⁷.

Certes, le propos est convenu. Le progrès, c'est la mort lente, c'est le monde des spectres et des ombres, des apparences mortes, comme le dit Artaud, alors qu'il suffirait de peu pour qu'un autre monde advienne. On peut lire Artaud, encore une fois, sur ces questions :

Nous sommes comme à la veille d'une nouvelle *Confusion des Langues*. L'homme moderne ne se comprend déjà plus. L'Humanité a besoin d'un bain de jouvence. Il faut trouver des sources vierges de vie. Et c'est la culture éternelle du Mexique qui possède ces sources de vie que rien ne peut altérer. L'âme mexicaine n'a jamais perdu en son fond le contact avec la terre, avec les forces telluriques du sol¹⁸.

On le voit, Artaud erre dans le domaine de sa pensée. Il voudrait envisager l'éclosion d'un monde nouveau, mais c'est le désordre et la confusion des langues qui s'avancent, de même qu'il perçoit, au sujet du Mexique, un sol natal sans

cesse profané. Ainsi, il faut accepter de lire l'œuvre d'Artaud contre elle-même, de repenser le rapport à l'incarnation, au sol natal, à l'autochtonie, de manière à envisager le principe de l'œuvre gravitationnelle ou de l'œuvre qui, dans l'exercice de la pensée, se réduit, dans les situations les plus extrêmes, à l'autophagie¹⁹.

Si le corps est l'objet d'une incarnation et qu'il favorise la rétraction ou le narcissisme de la pulsion de mort, il est aussi le site de violences. Ces dernières ne sont pas symboliques et rhétoriques. Elles jouent en d'autres domaines de la pensée où l'incarnation n'est pas uniquement l'expression d'une métaphysique du corps. Ces violences ratissent le corps, le disjoignent, le transforment en poudre d'ossements, de façon à ce que cette autophagie, telle que l'envisage Artaud, rende compte d'un acte définitif. La puissance d'attraction de tout corps qui est appelé à s'incarner se transforme dans la quête du corps sans organes, un processus autophage.

Reposons-nous la question de ce que peut vouloir dire une œuvre gravitationnelle. Dans le domaine de la physique classique, on parle bien d'un champ gravitationnel, ou encore d'un champ de gravitation, ce qui veut dire qu'il existe dans l'espace des masses susceptibles d'exercer une influence gravitationnelle sur tout autre corps qui s'avère proche. On parle aussi d'influence gravitationnelle, puisque la gravitation peut être définie comme une interaction physique qui détermine l'attraction des corps massifs entre eux. Si nous poursuivons dans cette voie, on constatera que les marées, l'orbite des planètes autour du soleil, la sphéricité de la plupart des corps célestes sont des exemples de cette gravitation. Notre univers est donc façonné par

la gravitation. Que peut-on dire d'une telle chose dans une perspective littéraire ?

À première vue, nos réflexions sont des images, des approximations. Nous n'aimons pas trop constater que nous pensons de cette manière. Le champ gravitationnel, par exemple, définit la zone dans laquelle un astre attire un objet qui se trouve à sa surface. La gravité qui règne sur la lune est six fois moindre que celle qu'exerce la Terre. Mais si l'on veut tenter de dépasser le domaine du journalisme scientifique à l'usage des quasi-ignorants, il faut se poser, encore une fois, la question de l'œuvre gravitationnelle. Sur ces questions, Marion Renaud propose, dans un travail qui a pour titre « L'homme possible. Analyse ontologique et narratologique du personnage dans les récits de Valéry (*Monsieur Teste*), Musil (*L'Homme sans qualités*) et Calvino (*Palomar*) »²⁰, des réflexions intéressantes sur cette gravitation littéraire. Je me permets de citer l'auteure, à propos de *Palomar* de Calvino, ce qui m'amènera à poursuivre la réflexion, cette fois au sujet d'Antonin Artaud et de cette soif d'incarnation qui représente, d'un point de vue que l'on qualifiera rapidement de narratologique, une manière de saisir cette planéarité, de la re-présenter.

Marion Renaud écrit :

C'est à partir d'une conception atomiste de l'univers que Calvino en vient à mettre l'accent sur la profusion, la pluralité et la variabilité des éléments qui constituent le monde. Cyrano de Bergerac et son matérialisme, Newton et le problème de la gravitation universelle, et surtout Lucrèce qui, dans le *De natura rerum*, rapproche les atomes des lettres d'alphabet, sont cités par

l'auteur de *Palomar* comme des sources d'inspiration littéraire, mais également comme des penseurs dont la conception des choses lui correspond. L'écriture devient alors une sorte de « métaphore de la substance pulvérulente du monde », comme le souligne Calvino, à l'occasion de sa *Leçon* sur la « légèreté »²¹ [...]. Elle doit, par exemple, pouvoir décrire « ce flux de biens débordant de la corne d'abondance du monde »²² [...], entendons concrètement toutes les délices gastronomiques du magasin parisien, ou encore les spécialités fromagères « les plus insolites et disparates »²³ [...]. En d'autres termes, les descriptions calviniennes aspirent à poser un mot sur chaque morceau de l'être, en autant que celui-ci semble se diviser infiniment en minuscules particules, tout aussi importantes les unes que les autres²⁴.

En somme, Calvino refuse le principe de l'attraction terrestre, de la gravitation qui révèle le principe de l'incarnation, que nous avons observé par ailleurs dans l'œuvre d'Antonin Artaud. Mais que vient faire, au cœur de la réflexion présente, cette idée, dont je ne démords pas, de l'attraction gravitationnelle de l'œuvre littéraire en certaines circonstances ? Ne suis-je pas dans une position difficile, qui me fait reprendre, sans grande nuance, le scandale que représenta la publication, par Alan A. Sokal, dans la revue *Social Text*, d'un article par la suite republié et traduit sous le titre « Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique », dans le livre *Imposition intellectuelle* d'Alan Sokal et Jacques Brickmont²⁵ ? Mon point de vue est dénué

de toute forme de prétention scientifique, en fait, de la validation des sciences de la nature en mesure d'étayer mon propos. Je me fais sur ces questions ignorant, semblable au quidam, sans aucun doute, qui marche dans la rue et qui se pose peu de questions sur la physique quantique, l'accélération de la force gravitationnelle, sans oublier la mécanique de Newton, et nous ne parlons même pas ici de la théorie de la relativité d'Einstein.

Je marche dans la rue ; je ne me soulève pas. Je rêve, parfois. Dans mon sommeil, il m'arrive de m'élever, de voler au-delà des frontières. Cela est rare, mais je ne devrais pas pour autant sous-estimer la nature de ce déploiement de mon corps qui semble lié à la Terre, comme peut l'être, je me l'imagine, le corps d'un astronaute attaché à la navette, bien que celui-là — il ne faut pas négliger cet aspect — soit recouvert de tant de matériaux, de prothèses, de peaux technologiques qu'il donne l'impression, si on l'observe avec un peu d'objectivité, d'être un corps boursoufflé, une marionnette qui aurait abusé des stéroïdes. Mais je reviens, encore, à mon point de départ. Umberto Eco, au début des années 60, a pu parler de l'œuvre ouverte, puis de la structure absente. Pourquoi ne pourrais-je pas parler de l'expansion de l'œuvre et de sa dilatation ? Pourquoi ne pourrais-je traiter de planéarité, de l'attraction des corps célestes et de l'incarnation autophage d'Artaud lui-même, ce désespéré qui vous parle et qui ne connaît le bonheur d'être au monde que maintenant qu'il a quitté ce monde, et qu'il en est absolument séparé. Morts, les autres ne sont pas séparés. Ils tournent encore autour de leurs cadavres. Je ne suis pas mort, mais je suis séparé »²⁶.

Il faut désanthropologiser la planète. Il faut reconnaître que la nature, au lieu d'être aimable, représente notre pire ennemi. Elle est l'expression d'un vitalisme, d'un sensualisme inacceptable, intolérable, qui fait du monde qui nous entoure une prison dans laquelle nous respirons, une cage dorée où nous sommes observés par les maîtres de l'infini. Ceux-ci sont des dieux que nous ne voyons pas ou de petits bonshommes verts déclarés Martiens, toutes ces figures plus ou moins caricaturales d'une appétence pour l'infini et la traversée des frontières qui représentent la condition de toute planéarité. Cessons d'être hommes et femmes. Soyons, pour une fois, en mesure de nous maltraiter avec assez d'intensité pour revendiquer dans l'excès la décimation des corps. Dépassement, transcendance, voilà qui n'est pas assez. Nous revenons à la petite planète Artaud, sans oublier le décharnement, la malnutrition, voire l'auto-dévoration, revendiqués par le poète.

Dans la réflexion en cours sur la notion de la planéarité entrevue comme un excédent de représentation, une manière d'envisager des mondes qui nous sont étrangers sous l'aspect de coups d'éclat, il nous faut revenir à cette tension insoutenable que nous avons définie peu tôt en tant que force gravitationnelle. J'avais emprunté ce vocabulaire au discours scientifique, tout en sachant (pourquoi le nier?) qu'il y avait en moi la quête d'une métaphore active, une façon de penser une tension, que je privilégiais. Je vivais entre l'attraction et l'apesanteur, le retour au sol natal et la liberté affichée (du moins, je l'imaginais ainsi) d'un coup d'éclat qui serait représenté, pour la circonstance, par le démarrage des réacteurs d'une fusée interplanétaire. J'imaginais l'expansion, la dilatation, la quête

d'espaces inconnus, avec pour objectif d'envisager, dans un geste de conquérant, une planète qui vaut plus que notre «résidence sur la terre». Cette demeure m'a depuis longtemps fasciné, comme si je voulais me faire chien, me transformer en un animal qui pourrait se réfugier, le temps venu, comme un renard, dans un terrier. Et voilà que j'envisage aujourd'hui les immensités, et que j'affronte l'infini. Quelle dérision! Cette planète, la miennne, est cicatrisée de tant de blessures anciennes, de guerres et d'affrontements, de morts enterrés qui composent les sédiments de la vie active pour notre cohorte actuelle.

Comment dire ces choses? Nous sommes entourés de morts et nous respirons la poussière, la cendre des morts; nous ne pouvons nier la réalité de la mort qui s'impose en notre vieille planète, sous l'aspect d'un univers décidément encombré. Serait-il plus simple d'aller ailleurs? C'est là où joue, au contraire de la force gravitationnelle, l'idée déraisonnable du départ et de la dilatation du corps et de l'espace. Chez les romanciers, les spécialistes de la science-fiction, les amateurs de romans graphiques ou de *comic books*, de *Superman* à *Captain America*, cette angoisse de l'encombrement de la planète n'en finit plus de laisser place aux irritations et énervements guerriers, une forme d'inconscient belliqueux. Dans le décompte des pertes et des espérances, des rétrécissements et des génocides de l'humanité plurielle (les États-nations aujourd'hui, les empires il y a peu), la vie planétaire s'oppose au façonnage d'une *tabula rasa*, comme si la planète pouvait s'anéantir dans la quête d'un recommencement souhaité.

Il faut ici appeler à notre secours l'implacable réserve imaginative de la poésie.

Les déplacements impitoyables de plaques tectoniques dans un univers en proie à la violence sont notre actualité, car, dans la poésie et le théâtre d'Artaud, c'est la Terre qui bouge, c'est le centre de la Terre qui impose cette force gravitationnelle que j'évoquais plus tôt, une manière de vivre debout, en quelque sorte enrégimenté par la cohorte des humains. Artaud, il faut le dire, se battra toute sa vie contre un désir d'incarnation, une fausse étreté qui se consume dans la vie des organes, dans leur putréfaction. Chez Artaud, la planéarité, c'est d'abord et avant tout la viande, le morceau de viande, ce qui se consume et se reproduit, l'humain bon pour consommation domestique. La diversité bio-environnementale, le respect des espèces menacées, la lutte contre le trafic de l'ivoire, des cornes d'éléphants ou de rhinocéros... comment dire ? On ne trouve pas ça chez Artaud. Il n'aurait pas fait, on le sait, dans le respect de la pluralité ethnoculturelle, pas plus qu'il n'aurait apprécié, on le sait, cette forme de conserverie biologique, au nom de l'humain, à l'ère de l'anthropocène, qui prétendrait fixer, pour chacun d'entre nous, un seuil, un cadre, des limites qui déterminent notre habitat sur cette Terre ou, pire encore, la façon dont nous prétendons y vivre.

Artaud, toute sa vie, se débattit contre les expressions d'un enracinement qu'il jugeait avec mépris, alors qu'il se voyait en état d'apesanteur (selon l'expression qui nous est maintenant devenue familière), désincarné, largué, si l'on veut, dans le monde de son corps, dans l'intériorité de son corps, si une telle expression, encore une fois, peut avoir un sens. On peut lire ceci dans *Suppôts et Suppliciations* : « Pas de détachement, / pas d'attachement. / Pas de

monde, / pas de création. / Moi, Antonin Artaud, / homme de la terre, / c'est à moi / à décider / *maintena* / de la jachère / et / *du taillas* / de la *taillade* / de sang *créma*, que mon corps / dans l'avenir / il sera »²⁷. Artaud est à la fois dépiauté, dépecé, ramené au statut de viande, de viande soudoyée, pulvérisée et faisandée. Ce même Artaud, dans la revendication « homme de la terre », s'inscrit dans la « jachère », la « *taillade* ». Artaud, qui ressent chaque fois l'ignominie (l'expression est excessive, romantique à souhait), le scandale (mais nous voilà ramenés à de vulgaires considérations morales, ce n'est pas ça), cet Artaud-là se voit rameuter dans la constitution d'une planéarité infecte : « race de cons que Je révoqua, / du fond pilé de la couronne / qu'ils portaient sur leur barbe aqueuse / parce que l'eau ils aiment ça, / et c'est d'où vint la pluie, du crachat, / du premier crachat de dieu rat »²⁸.

L'incarnation, c'est l'état planétaire du commun, à savoir l'homme, c'est la volonté de saisir plus grand que soi, c'est la volonté de conquête, telle qu'Artaud l'envisage dans *Pour en finir avec le jugement de dieu*. À quoi serviraient, dès lors, la technique, le progrès, les découvertes dans le domaine biomédical, de l'intelligence artificielle, de l'augmentation de l'espérance de vie, alors que de tout ça, Artaud, c'est clair, ne veut rien savoir, puisqu'il est question, chez lui, du charnier de la planéarité ? Lisons encore : « OS, / mais dans l'espace vide interne, / dans l'espace du vide interne, / et l'absolu / est la valeur, / et si tu ne crois plus à la valeur, / c'est que tu n'y crois plus, / et tu es mort »²⁹. Le vide interne, l'espace interne, c'est l'os, ce qui peut s'entendre comme une forme de vie antécédente, j'essaie cette expression, tant il y a, dans cette

primauté de l'existence qu'envisage Artaud, une régression, telle qu'on l'observe aussi dans *L'Ombilic des limbes* et *Le Pèse-nerfs*, qui fait en sorte que le plus vital chez l'homme, c'est l'ossuaire.

On peut de plus manger... Artaud ne se gêne pas pour faire appel à la boucherie insensée de l'homme, ce qui, il est vrai, peut tenir lieu de poncif, de propos banal. L'homme est un cochon, l'homme se goinfre, l'homme se goinfre comme il baise, il se soucie peu, en fait, d'être un géniteur, l'homme enfle, l'homme mange, il se mangerait qu'il ne s'en rendrait même pas compte, c'est le propos d'Artaud, et c'est là, sans doute aussi, ce qui, chez Artaud, fait OS. Ceci se traduit, dans la pensée d'Artaud, par un point de butée, car l'OS, s'il n'est plus uniquement le prétexte d'un rite funéraire, de l'enterrement, de la crémation, de l'incinération, c'est aussi une manière de penser, par en dedans, une planéarité qui n'aurait plus rien en commun avec l'ascension, la dilatation, la projection, toutes ces figures de l'exploration que j'ai mises en relief un peu plus tôt, au sujet de cette course folle vers la découverte de nouveaux lieux, à des années-lumière de notre planète Terre. Ces lieux, en effet, pourraient laisser espérer (c'est souvent le discours adopté) des formes de vie qui, dans des contextes assez semblables au nôtre, représenteraient des aspects embryonnaires du vivant.

Pensons-y un instant. Mettons-nous (est-ce possible?) à la place d'Artaud. Que veut dire cette signalétique, cette sémiologie extraterrestre, la volonté de capter, en toutes circonstances, les signes d'une présence OVNI? Que veut dire cette présence, si ce n'est une illusion, une manière de convaincre, au nom d'une herméneutique de la planéarité, qu'il existerait, entre

nous et les extraterrestres, par exemple, un bloc sémantique commun, un langage qui, dans des circonstances inouïes, pourrait faire en sorte que nous nous parlions, que nous ressentions, que nous vivions de concert?

Si on racontait à Artaud cette histoire de fous, telle qu'élaborée par des scientifiques de renom et des équipes de sous-chefs, de responsables de services techniques versés dans l'art de détecter le vivant sidéral, Artaud rirait. Exprimerait-il, au nom de rituels avérés, ceux des Indiens Tarahumaras³⁰ par exemple, que cette présente extraterrestre, jouée dans le domaine de la spatialité sous la forme de la projection, devrait, au-dedans, s'exécuter dans l'intimité de la planète obscure, celle de l'homme enraciné, celle de l'homme OS?

Artaud écrit :

alors nous isolons et laissons tomber la sporade, / alors nous découvrons nous aussi la *sporade*, / le spore, / ce grain ineffable de non-moi / qui est *soi*, le soi comme roi! / Entends-tu, Antonin Artaud, / il est *roi*, / il li soi-même, / il est soi-même, / LI ROI LUI-MÊME, / li est soi-même / et non pas toi; / et nous sommes, / de ce soi-même, / beaucoup plus près de lui, que toi³¹[.]

À lire Artaud, on s'épuise. Cela ne veut pas dire perdre le souffle, comme j'ai pu le ressentir si souvent, à propos de l'œuvre de Thomas Bernhard en rédigeant un récent essai³² à son propos, une œuvre déjà posthume, en quelque sorte morte alors même qu'elle s'écrivait, car Bernhard un grand prosateur, mais un prosateur des ténèbres, un homme qui, au fond de lui-même, avait

sans doute choisi de regarder la vie de l'intérieur, dans les bas-fonds de son être, plutôt que de relever la tête, et de se décréter ROI, comme le fait ici même Artaud.

Chez Artaud, la planéarité s'exerce à tout moment, pas dans l'intériorité du corps, pas plus dans les fadaises du corps microcosme de la cosmicité. Non, Artaud s'interroge sur ce qui, en nous, ressemble assez à une condition OVNI, à une manière de déguster, mais aussi de mâcher le corps, ses humeurs, de la même manière que le saligaud, l'homme ordinaire, se contente de dévorer un peu d'orteils, un morceau de coude, un bout de bras, comme nous l'enseignent, commodément, les zombies contemporains, à la mode, il est vrai. Cependant, l'époque Artaud, c'est autre chose.

Parlons de l'année 1946 : Artaud est enfin sorti de l'asile. La Deuxième Guerre mondiale se conclut par l'armistice et la défaite de l'Allemagne nazie, les peuples sont en fête, on reconstruira bientôt l'Europe, le rappel de l'existence des camps et d'un génocide s'estompe. On ne veut point en entendre parler, c'est plus tard, beaucoup plus tard, que les écrits de Semprun ou de Primo Levi feront surgir, dans la conscience de la modernité et les Trente Glorieuses, l'odeur du corps qui brûle, les cheminées qui rejettent, comme dans toute forme banale de machination industrielle, les restes humains.

On est en 1947 : chez Artaud, la vie rétrécit, tout à coup. Un homme fut interné sur près de dix ans. Un homme est né en 1896 ; c'est l'autre siècle, celui d'avant. Un homme a traversé mille époques. Certains parlent à son sujet de folie, d'autres parlent de personnalités multiples, d'autres enfin de schizophrénie, certains suggèrent le

délire paranoïaque, d'autres la dysenterie, la misère, la piété, l'ascétisme, la régression absolue dans la démence. Et Artaud, en 1947, bien qu'il ne soit pas Lazare, apparaîtrait de nouveau, alors que tous le croient mort, ou à peu près mort, cela revient au même. Artaud surgit au moment même où la reconstitution de l'Europe, permise par les États-Unis, impose, chez Artaud toujours, une conscience planétaire on ne peut plus troublante, exacte, translucide, ce qui se traduit par ces mots :

J'ai appris hier / (il faut croire que je retarde, ou peut-être n'est-ce qu'un faux bruit, l'un de ces sales ragots comme il s'en colporte entre évier et latrines à l'heure de la mise aux baquets des repas une fois de plus ingurgités), / j'ai appris hier / l'une des pratiques officielles les plus sensationnelles des écoles publiques américaines / et qui font sans doute que ce pays se croit à la tête du progrès. / Il paraît que parmi les examens ou épreuves que l'on fait subir à un enfant qui entre pour la première fois dans une école publique, aurait lieu l'épreuve dite de la liqueur séminale ou du sperme, / et qui consisterait à demander à cet enfant nouvel entrant un peu de son sperme afin de l'insérer dans un bocal / et de le tenir ainsi prêt à toutes les tentatives de fécondation artificielle qui pourraient ensuite avoir lieu. / Car de plus en plus les Américains trouvent qu'ils manquent de bras et d'enfants, / c'est-à-dire non pas d'ouvriers / mais de soldats, / et ils veulent à toute force et par tous les moyens possibles faire et fabriquer des soldats / en vue de toutes les guerres planétaires qui pourraient ensuite avoir lieu³³[.]

BIBLIOGRAPHIE

- Artaud, Antonin, « L'Ombilic des limbes [texte original 1925] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 105-121.
- Artaud, Antonin, « Le Pèse-nerfs [texte original 1925] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 159-169.
- Artaud, Antonin, « Messages révolutionnaires [texte original 1936] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 685-745.
- Artaud, Antonin, « Les Tarahumaras [texte original 1937] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 751-775.
- Artaud, Antonin, « Les Nouvelles Révélation de l'Être » [texte original 1937], in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 787-799.
- Artaud, Antonin, « Suppôts et Suppliciations [texte original 1947] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1235-1425.
- Artaud, Antonin, « Pour en finir avec le jugement de dieu [texte original 1948] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1639-1663.
- Axelos, Kostas, « Rimbaud et la poésie du monde planétaire », in *Revue de métaphysique de morale*, no 3, juillet-sept. 1957, p. 303-330.
- Axelos, Kostas, *Le jeu du monde*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1969.
- Calvino, Italo, *Palomar*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro, revue par Mario Fusco, Paris, Seuil, coll. « Points », 2003 [1985].
- Calvino, Italo, *Leçons américaines*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2001.
- Harel, Simon, « L'Écrivain autophage », in *Post-scriptum*, no 18.1, août 2015, en ligne, <https://post-scriptum.org/18-1-01-lecrivain-autophage/>.
- Harel, Simon. *La respiration de Thomas Bernhard. Essai-dictée*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Grise », 2019, 250 p.
- Neruda, Pablo, *Résidence sur la terre*, trad. de l'espagnol (Chili) par Guy Suarès, préface de Julio Cortázar, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », no 83, 1972 [1969].
- Renaud, Marion, « L'homme possible. Analyse ontologique et narratologique du personnage dans les récits de P. Valéry (*Monsieur Teste*), R. Musil (*L'Homme sans qualités*) et I. Calvino (*Palomar*) », mémoire de master, Université Nancy 2, 2008.
- Rimbaud, Arthur, « Illuminations [texte original 1886] », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 175-209.
- Sokal, Alain et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

NOTES

1. Certains passages de cet article ont été publiés une première fois dans Simon Harel, « Artaud/Rimbaud : guerres planétaires et étincelle astrale », in *Zizanie*, dossier « Mondialisme et littérature », sous la dir. de Simon Harel et Marie-Christine Lambert-Perreault, vol. 2, no. 1, automne 2018, p. 102-115, en ligne, <https://www.zizanie.ca/artaudrimbaud.html>.
2. Kostas Axelos, « Rimbaud et la poésie du monde planétaire », in *Revue de métaphysique de morale*, no 3, juillet-sept. 1957, p. 312.
3. Arthur Rimbaud, « Illuminations (Villes) [texte original 1886] », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 191.
4. Arthur Rimbaud, « Illuminations (Vagabonds) [texte original 1886] », p. 190.
5. Axelos, « Rimbaud et la poésie du monde planétaire », p. 312.
6. *Le templum*, cher à Cassirer, recèle une protoforme qui, par l'entremise de la complexité des variantes esthétiques, culmine en un langage concerté avec lequel le créateur pouvait officier. Ainsi, l'espace devient symbole.

7. Pablo Neruda, *Résidence sur la terre*, trad. de l'espagnol (Chili) par Guy Suarès, préface de Julio Cortázar, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », no 83, 1972 [1969].
8. Axelos, « Rimbaud et la poésie du monde planétaire », p. 323.
9. *Ibid.*, p. 326.
10. *Ibid.*, p. 327.
11. Antonin Artaud, « Messages révolutionnaires [texte original 1936] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris : Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 726.
12. *Ibid.*, p. 727.
13. *Ibid.*, p. 727.
14. Kostas Axelos, *Le jeu du monde*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Arguments », 1969.
15. Artaud, « Messages révolutionnaires », p. 727.
16. *Ibid.*, p. 728.
17. *Ibid.*, p. 730.
18. *Ibid.*, p. 730-731.
19. On consultera, sur la question de l'autophagie, Simon Harel, « L'écrivain autophage », in *Post-scriptum*, no 18.1, août 2015, en ligne, <https://post-scriptum.org/18-1-01-lecrivain-autophage/>.
20. Marion Renaud, « L'homme possible. Analyse ontologique et narratologique du personnage dans les récits de P. Valéry (*Monsieur Teste*), R. Musil (*L'Homme sans qualités*) et I. Calvino (*Palomar*) », mémoire de master, Université Nancy 2, 2008.
21. Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2001, p. 53.
22. Italo Calvino, *Palomar*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro, revue par Mario Fusco, Paris, Seuil, coll. « Points », 2003 [1985], p. 92.
23. Calvino, *Palomar*, p. 93.
24. Renaud, « L'homme possible... », p. 61-62.
25. Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.
26. Antonin Artaud, « Les Nouvelles Révélation de l'Être » [texte original 1937], in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 788.
27. Antonin Artaud, « Suppôts et Suppliciations [texte original 1947] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1340.
28. *Ibid.*, p. 1341.
29. *Ibid.*, p. 1342.
30. Voir Antonin Artaud, « Les Tarahumaras [texte original 1937] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris : Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 751-775.
31. Artaud, « Suppôts et Suppliciations », p. 1343.
32. Simon Harel, *La respiration de Thomas Bernhard. Essai-dictée*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Grise », 2019, 250 p.
33. Antonin Artaud, « Pour en finir avec le jugement de dieu [texte original 1948] », in Évelyne Grossman (dir.), *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1639-1640.